

l'événement, tel que le prince l'a écrit immédiatement après.

« Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués. »

PAUL DE CASSAGNAC.

« Auteuil, ce lundi soir. »

« Ils se sont présentés d'un air menaçant (Ulric de Fonvielle et Victor Noir), les mains dans les poches. Ils m'ont remis une lettre de M. Paschal Grousset, rédacteur de la Marseillaise, à qui je n'ai jamais eu affaire, cette lettre était une provocation ainsi conçue : »

« A MM. de Fonvielle et Victor Noir, rédacteurs de la Marseillaise. »

(Suit la lettre donnée plus haut).

« J'ai tout d'abord répondu : « J'ai affaire à M. Rochefort et non à ses manœuvres. »

« Lisez cette lettre » a dit M. Victor Noir.

« Elle est toute lue, ai-je répondu. Puis j'ai ajouté : « En êtes-vous solidaires ! »

« Il m'a répondu par un soufflet, et immédiatement M. de Fonvielle, comme pour empêcher toute riposte de ma part, a sorti un pistolet. Me voyant ainsi attaqué et menacé, j'ai rapidement pris un pistolet de poche et j'ai fait feu sur M. Victor Noir. L'autre, M. de Fonvielle, s'est alors accroupi derrière un fauteuil, cherchant en vain, tout en m'ajustant, à armer son pistolet. J'ai fait feu sur lui sans résultat. »

« Alors, il s'est sauvé, passant devant moi, sans que j'essaye de l'en empêcher, ce qui m'eût été facile. Mais arrivé derrière la première porte, il m'a ajusté de nouveau. J'ai tiré une troisième balle que le petit calibre de mon arme a dû également rendre inutile. »

« Je me bornerai à ajouter que ces mes-sieurs ont oublié, chez moi, une boîte à pistolets et une canne à épée; cela suffira à montrer que la lettre de M. Paschal Grousset, n'était qu'un prétexte, pour m'entraîner dans une embuscade parfaitement préparée. »

La Marseillaise contient le récit suivant de M. Ulric de Fonvielle, dont l'instruction aura à apprécier le plus ou moins de véridicité : (1)

« Le 10 janvier 1870, à une heure, nous nous sommes rendus, Victor Noir et moi, chez le prince Pierre Bonaparte, rue d'Auteuil, 59; nous étions envoyés par M. Paschal Grousset, pour demander au prince Pierre Bonaparte, raison d'articles injurieux contre M. Paschal Grousset, publiés dans l'Avant de la Corse. Nous remîmes nos cartes à deux domestiques qui se trouvaient sur la porte, on nous fit entrer dans un petit parloir au rez-de-chaussée, à droite. Puis au bout de quelques minutes, on nous fit monter au premier étage, traverser une salle d'armes, et enfin pénétrer dans un salon. Un porte-s'ouvrit, et M. Pierre Bonaparte entra. »

« Nous nous avançâmes vers lui, et les paroles suivantes furent échangées entre nous :

« Monsieur, nous venons de la part de M. Paschal Grousset, vous remettre une lettre. »

« Vous ne venez donc pas de la part de M. Rochefort, et vous n'êtes pas de ses manœuvres. »

« Monsieur, nous venons pour une autre affaire, et je vous prie de prendre connaissance de cette lettre. »

« Je lui tendis la lettre; il s'approcha d'une fenêtre pour la lire. Il la lut, et après l'avoir froissée dans ses mains il revint vers nous. »

« J'ai provoqué M. Rochefort, dit-il, parce qu'il est le porte-drapeau de la crapule. Quant à M. Grousset, je n'ai rien à lui répondre. Est-ce que vous êtes solidaires de ces charognes ? »

« Monsieur, lui répondis-je, nous venons chez vous, loyalement et courtoisement remplir le mandat que nous a confié notre ami. »

(1) Le Journal de Roubaix a donné hier soir en supplément l'analyse télégraphique du récit de M. de Fonvielle.

« Etes-vous solidaires de ces misérables ? »

« Victor Noir lui répondit : »

« Nous sommes solidaires de nos amis. »

« Alors s'avançant subitement d'un pas, et sans provocation de notre part, le prince Bonaparte donna, de la main gauche, un soufflet à Victor Noir et en même temps il tira un révolver à dix coups qu'il tenait caché et tout armé dans sa poche, et fit feu à bout portant sur Noir. »

« Noir bondit sous le coup, appuya ses deux mains sur sa poitrine, et s'enfonça dans la porte par où nous étions entrés. »

« Le lâche assassin se précipita alors sur moi et me tira un coup de feu à bout portant. »

« Je saisis alors un pistolet que j'avais dans ma poche, et, pendant que je cherchais à le sortir de son étui, le misérable se rua sur moi; mais l'orsqu'il me vit armé il recula, se mit devant la porte et me visa. »

« Ce fut alors que comprenant le guet-apens dans lequel nous étions tombés, et me rendant compte que, si je tirais un coup de feu, on ne manquerait pas de dire que nous avions été les agresseurs, j'ouvris une porte qui se trouvait derrière moi, et je me précipitai en criant à l'assassin. »

« Au moment où je sortais, un second coup de feu partit et traversa de nouveau mon paletot. »

« Dans la rue, je trouvais Noir qui avait eu la force de descendre l'escalier, et qui expirait... »

« Voilà les faits qu'ils se sont passés, et j'attends de ce crime une justice prompte et exemplaire. — Ulric de Fonvielle. »

LA FAMILLE

Nous lisons dans le Figaro :

10 heures du soir.

Je sors, le cœur serré, de la demeure, de ce brave garçon, rue du Marché, à Neuilly. Depuis que la fatale nouvelle de sa mort s'est répandue, des groupes nombreux viennent de tous les points de Paris : ce sont ses mille amis connus et inconnus qui veulent serrer une dernière fois sa main loyale. Nous nous croisons avec une députation du Rappel, de la Réforme, des étudiants, de tout ce qui est jeune, ardent, de tout ce qui vit enfin. Nous trouvons son frère, Louis Noir, accablé sous le poids de sa douleur, qui le porte avec toute son énergie d'ancien zouave. Autour de lui, les femmes pleurent, les amis sanglotent; rien de touchant et de pénible comme cette larme silencieuse qui coule le long de la joue bronzée de Louis, son aîné, presque son père. Il avait pour ce grand enfant de vingt ans, que nous aimions tous, une amitié qui touchait à l'adoration. A midi, il lui serre la main en lui souhaitant bon courage, à une heure on lui ramène un cadavre.

Victor Noir devait se marier hier, 10 janvier; quelques observations de son père retardaient son union. La fiancée est là, immobile, froide, presque aussi pâle que la mort. Cette jeune fille de seize ans, qui n'a connu du bonheur que l'espoir, a dans ses veines du sang de créole.

Si quelqu'un doit venger notre ami, c'est cette enfant.

« Il y a trois jours, me dit-elle, nous jouions à qui mourra le premier. »

« Et ?... »

« Et... il a perdu. »

Au milieu des mille protestations de sympathie qui se font entendre, nul ne songe au père.

C'est un ouvrier horloger; il est malade, au lit, presque mourant. Il habite avenue Joséphine.

Lorsqu'on est venu lui annoncer la mort de Victor, il n'a pas laissé achever l'ami qui s'était chargé de la pénible mission. Il a deviné.

« Personne, a-t-il dit, ne l'apprendra à la mère... Allez-vous-en, laissez-nous. »

La scène qui s'est passée entre les deux vieillards a dû être des plus poignantes. La

vieille mère s'est traînée jusqu'à la maison de son fils, de son Benjamin.

« Je veux le voir, disait-elle... je veux le voir. »

On a craint que sa douleur fût trop vive, on ne l'a pas laissé monter. Un ami l'a ramenée près du moribond. Pauvre mère !... Que de larmes pour leurs derniers jours.

Avec un groupe d'amis, nous montons dans la chambre du mort.

La première pièce est un atelier de peintre; une bibliothèque, une table de travail, tels sont les meubles; pendus aux murs, quelques tableaux, des gravures, des fleurs et des masques d'escrime. Détail curieux, une tête de mort, une autre tête peinte, une gravure allemande représentant aussi la mort; ces trois sinistres ornements sautent d'abord aux yeux.

La chambre mortuaire est d'une lugubre simplicité.

Un lit en fer, et pas autre chose.

Sur le lit, le cadavre est étendu, dépoillé d'une partie de ses vêtements, qui couvrent les jambes. La main droite est restée gantée.

La chemise, ensanglantée, est ouverte et laisse voir la poitrine. Au-dessous du sein gauche, une petite plaie de la largeur d'un centime. Le cœur est là. C'est la balle du prince. C'est la mort.

Le visage respire encore un air de défi. La narine dilatée, la bouche entr'ouverte donnent à cette physionomie pâle un aspect étrange. Victor Noir était brave. Son cadavre le dit. Une moustache naissante ombre sa lèvre supérieure.

Quelques paroles de vengeance se font entendre.

« Silence devant la mort ! dit une voix. »

A côté du lit, une échelle double est posée; une plaque de cheminée, appuyée sur les échelons supérieurs, porte une bougie.

Cette lumière unique éclaire d'une façon dramatique le tableau que le crayon de Gill reproduit au moment où j'entre.

Gill est un de ceux que Victor aimait. Nature droite et franche, il aimait les sincères.

On amène un enfant. Cinq ans au plus. C'est le petit Ernest, le neveu de Victor Noir. Il l'adorait.

« Tu vois, lui dit on, ton oncle dort. »

« Ah ! fait l'enfant en regardant avec un curieux effroi... pour longtemps ? »

« Pour toujours. »

« Oh !... vois, monsieur, comme il a saigné... on lui a fait du mal. »

« Embrasse-le. »

« Qu'il est blanc... Je veux lui donner une poignée de main, comme ce matia. »

Nous nous regardons en silence; cette douleur insouciante de l'enfant, cette phrase singulière, on lui a fait du mal nous touchent plus peut-être que les larmes de la fiancée, de la belle-sœur, que la douleur du père de la mère et du frère.

Gill et moi nous serrons la main sans dire mot, et je sors de cette chambre de deuil, ayant compris combien j'aimais moi pauvre cher Victor.

Henri Chabrillat.

AUX TUILERIES

Nous lisons dans le même journal : L'Empereur a appris la nouvelle de l'événement à la gare Montparnasse, en descendant du train qui le ramenait de Rambouillet.

M. Pétri, préfet de police, qui venait de la savoir à l'instant par un agent qu'on lui avait expédié, l'a transmise à Sa Majesté, qui est devenue très pâle et a demandé au préfet de déférer immédiatement l'affaire à la justice.

M. le préfet est rentré sur le champ à la préfecture, où il a fait appeler dans son cabinet M. le procureur général et M. le procureur impérial.

En quittant la Chambre, après s'être fait remettre toutes les notes concernant l'affaire, M. Emile Ollivier donna l'ordre d'arrêter le prince, puis il se rendit au château, où l'Empereur l'attendait.

Il exposa au point de vue juridique la gravité de la situation dans laquelle se trouvait M. Pierre Bonaparte et lui annonça qu'il venait de prescrire l'ouverture immédiate de l'instruction, dont le premier devoir était de s'assurer de la personne du coupable.

« J'approuve tout ce que vous avez fait, aurait dit Sa Majesté; persévérez dans ma famille n'est au-dessus des lois, et la justice doit suivre son cours avec la plus large publicité possible. »

Il résulte de ce renseignement dont nous pouvons garantir l'authenticité, que le prince ne s'est pas constitué prisonnier comme on l'avait annoncé d'abord.

Il est certain que le dîner de Leurs Majestés — c'était jour du dîner de famille — s'est visiblement ressenti de ce déplorable événement : la tristesse était unanime.

L'Empereur s'est retiré de bonne heure dans ses appartements. Il ne restait du service impérial que le général Bourbaki, aide de camp, et M. le vicomte d'Arjuzon, qui veillaient comme à l'ordinaire.

Rien d'ailleurs, au château, ne trahissait la moindre préoccupation.

Dans la soirée, après s'être fait raconter les diverses versions parvenues au palais sur le triste événement d'Auteuil, l'Impératrice a relu la lettre du prince Bonaparte à M. Rochefort, et elle a si peu caché l'impression favorable que lui faisaient éprouver les courageux sentiments qui y sont exprimés, qu'elle a dit :

« Mais comment le prince a-t-il pu songer à se battre, lui qui est gousteux et peut à peine se tenir debout ? »

« Ce qui prouve que malgré l'éloignement du prince des Tuileries, — il y a deux ans qu'il n'y a paru, — on s'y inquiète parfois de lui. »

Au lieu de suivre le même chemin que M. Victor Noir, M. Ulric de Fonvielle était tellement troublé qu'il s'est trompé de porte et est sorti par la salle de billard.

Il paraît que ce qui causait son trouble, c'est que son doigt était engagé de telle sorte dans la gachette du pistolet, qu'il ne pouvait ni s'en servir ni le rejeter. Il lui a fallu l'aide du facteur du télégraphe pour s'en défaire dans la rue.

Tandis que la foule se pressait en bas, des amis du prince arrivaient dans son salon et le félicitaient :

« Ne me félicitez pas, a répondu M. Pierre Bonaparte, c'est un affreux malheur. »

Dans le Journal de Paris, M. Edouard Hervé consacre cet article à son ancien et infortuné collaborateur :

VICTOR NOIR

« Nous connaissons beaucoup le malheureux Victor Noir; nous avions pour lui une vive et sincère affection, et sa mort nous avait profondément ému, quand bien même elle ne se serait pas produite au milieu de circonstances aussi tragiques. Nous avions contribué à le faire entrer dans la presse, il y a quelques années, et depuis cette époque nous ne l'avions presque jamais perdu de vue, même dans ces derniers temps, où il avait pris une voie un peu différente de celle que nous lui avions ouverte. »

C'est en 1865, que j'ai vu pour la première fois Victor Noir, j'écrivais alors dans l'Époque, sous la direction de M. Ernest Feydeau. Le tiers-parti commençait alors à se former. L'Époque secondait ce mouvement. Elle avait entre autres collaborateurs M. Jules Richard, qui a passé depuis, au Paris-Journal, M. Claveau, M. Béghagel, qui sont devenus de plus secrétaires-rédacteurs du Corps législatif, MM. Frédéric Terme et Loguevel de La Gombé, aujourd'hui rédacteurs du Peuple Français. M. Weiss et moi nous faisons des articles sur les séances du Corps législatif, sous la signature commune de Joseph Perrin. Nous avions pour rédiger les faits divers un pauvre garçon qui s'appelait Adolphe de Carfort, auquel tout le monde s'inter-

ressait beaucoup, parce qu'il n'était pas nouveau et qu'il supportait sa misère avec beaucoup de courage et de résignation. Le choléra survint à Paris. Un beau jour M. Adolphe de Carfort nous quitta à quatre heures de l'après-midi, après le journal terminé. Le lendemain arriva au journal un grand enfant, taillé en hercule, mais avec un air doux et un peu gauche. C'était Victor Noir. Il venait nous annoncer que dans la nuit Adolphe de Carfort avait succombé à une attaque de choléra.

« Voici ce qui s'était passé. L'histoire était touchante. Si modeste que fut la situation du malheureux Adolphe de Carfort, il la partageait avec un autre. Il avait rencontré Victor Noir, pauvre et inoccupé, s'était intéressé à lui, et lui avait proposé de chercher les nouvelles, que lui, Adolphe de Carfort, rédigeait. Victor Noir avait de bonnes jambes et une robuste santé; mais il ne possédait que de bien légères notions de style et même d'orthographe. Adolphe de Carfort, au contraire, écrivait convenablement, mais n'était pas en état de faire le rude métier de chercheur de nouvelles. Ils s'étaient donc associés pour ce travail. C'était la fable de l'aveugle et du paralytique. Carfort faisait une retenue sur ces maigres appointements pour donner une petite indemnité à Victor Noir. Ce dernier nous raconta ensuite comment Adolphe de Carfort, la veille au soir, s'était trouvé malade. Victor Noir avait passé la nuit auprès de son ami. Il avait été rassuré d'abord par la première visite du médecin qui avait déclaré que c'était une indigestion sans gravité. Mais au bout de quelques heures, voyant l'état du malade s'aggraver d'instant en instant, il avait envoyé chercher une seconde fois le médecin et celui-ci lui avait dit : « Il est perdu. » En effet, à trois heures du matin Adolphe de Carfort était mort. »

Quelques jours après, quand il s'agit de remplacer notre malheureux rédacteur de faits divers, Victor Noir vint nous trouver. « J'aidais Adolphe de Carfort, dit-il, ne pourrais-je pas continuer seul le travail que nous faisons ensemble. Je ne sais guère écrire, mais vous me donnerez des conseils. » M. Feydeau avait beaucoup de bonté et de chaleur de cœur; il fut touché de cette situation, et Victor Noir eut la petite place qu'il souhaitait. Plus tard, quand l'Époque changea de mains, il la quitta. Je crois qu'il fut pendant quelque temps le secrétaire de M. Jules Vallès. Je le perdis de vue pendant près d'un an. Du reste à cette époque, j'écrivais plus au sud dans les journaux français, j'avais été forcé par des tracasseries du ministère d'ailleurs, de me réfugier dans le Journal de Genève, qui m'avait offert une bienveillante et honorable hospitalité.

« Au lendemain du 19 janvier, lorsque M. Weiss et moi nous venions de fonder le Journal de Paris, je vis un beau matin arriver dans notre pauvre bureau de la rue Coq-Héron, l'ancien collaborateur d'Adolphe de Carfort, le rédacteur de faits divers de l'Époque. Il avait toujours l'air d'un grand enfant. Deux années pourtant avaient passé sur sa tête. Mais il faut dire qu'il n'avait que dix-sept ans lorsqu'il était entré à l'Époque. Il venait me demander s'il ne pourrait pas retrouver au Journal de Paris une petite situation, du même genre. Je le présentai à M. Weiss, qui le prit en amitié, le chargea de rédiger les Notes Parisiennes, et lui donna, pendant plusieurs mois, de véritables leçons de style et de journalisme, avec une bonne grâce et une patience dont Victor Noir lui était toujours resté reconnaissant. Il nous avait quittés pour entre au Rappel et ensuite à la Marseillaise. Peut-être était-il bien jeune et bien peu fait pour les luttes politiques. »

« Il ne s'appelait pas Victor Noir, mais Victor Salmon. Le nom de Noir était un pseudonyme littéraire employé d'abord par son frère Louis Noir et puis ensuite également par lui. Il avait quitté la maison paternelle à l'âge de treize ans à la suite d'une semonce un peu rude reçue par lui. Il avait fait beaucoup de métiers, entr'autres celui de commis de nouveautés, jusqu'au jour où il avait rencontré M. de Carfort. Il allait se marier, on le sait, lorsqu'est survenue la tragique aventure dans laquelle il a trouvé la mort. Nous ne voulons pas, en ce moment, rechercher quels ont pu être, dans cette aventure, les torts de chacun. Nous aurons, hélas ! tout le temps d'étudier cette triste question. Pour aujourd'hui, nous ne pouvons songer qu'à une chose, c'est à la mélancolie destinée, de cet enfant de vingt-deux ans, qui était si peu fait pour la politique, que la politique a tué, et qui laisse sur la terre une fiancée de seize ans. — EDOUARD HERVÉ. »

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 13 JANVIER 1870.

TRISTAN DE BEAUREGARD

PAR LE MARQUIS DE FOUDRAS. (Suite). XXXII LE POÈTE.

Qui lui avait appris tout ce qu'il savait sur l'amour, puisqu'il n'avait connu que l'ombre de ce sentiment? Qui lui avait dit que tous les hommes étaient ingrats, puisqu'il n'avait encore rencontré que des cœurs dévoués? Qui lui avait révélé que toutes les ambitions étaient incapables et égoïstes, presque toutes les amitiés lâches, et les affections les plus pures toujours intéressées? D'où lui venait cet amer désenchantement de toutes choses, lui qui devait avoir si peu souffert? Simon s'adressa successivement toutes ces questions, et il ne leur trouva qu'une solu-

tion raisonnable, c'est que Tristan était un homme de génie.

Aussi quand son ami s'arrêta pour le prier de lui permettre de se reposer, Simon se jeta à son cou et s'écria :

« Ah! Tristan, ce c'est beau et que je suis fier de vous aimer ! »

« Vous êtes donc content ? »

« Au-delà de toute expression ! »

« Eh bien ! mon ami, moi je ne le suis pas. Tant que j'ai travaillé à cette œuvre elle m'a paru belle, maintenant qu'elle est presque achevée, je n'en vois que les imperfections, si bien que le courage me manque pour la finir. Nos grands poètes ont fait mieux, et si je ne puis les égaler, à quoi bon user ma vie à suivre leurs traces ? »

« Mais vous êtes déjà supérieur aux plus célèbres — reprit Simon avec l'accent d'une conviction profonde. — Quand j'ai lu votre premier essai, j'ai pensé comme vous que vous n'arriveriez que difficilement au premier rang; aujourd'hui que je connais l'ensemble de votre travail, je vous crois appelé au plus bel avenir auquel un homme puisse prétendre. »

« Qui sait si je n'ai pas dit mon dernier mot ? — répliqua Tristan avec découragement. — Mon imagination me semble usée, la fatigue de mon âme est extrême. Cette gloire que j'ai rêvée, à laquelle j'ai fait des sacrifices qui déchirent mon cœur et pèsent sur ma conscience, cette gloire, dis-je, je ne la

touche pas encore, et déjà je sens le dégoût. Vous trouvez mon poème beau; eh bien ! j'ai consulté sur son mérite un homme de talent, je l'ai trouvé bienveillant mais froid. Votre amitié pour moi a égaré votre jugement, Simon. »

« Comment! vous avez dit de si admirables choses sur l'envie et vous ne croyez pas aux envieux — répartit vivement Simon. — Qui vous affirme que l'homme de talent que vous avez consulté n'a pas cherché à vous décourager ? »

« Je ne l'en crois pas capable. »

« Pourquoi cette supposition ? »

« Je ne sais. »

« N'importe, Tristan, ne vous adressez plus à lui, je vous le demande en grâce ! J'admets qu'il y ait dans mon admiration un peu de partialité causée par mon affection pour vous; eh bien récussez-moi aussi et appelez-en au vrai public. Mettez au jour cette œuvre dont vous n'êtes pas satisfait, et si le monde l'admire ne vous laissez plus décourager. Vous êtes déjà grand pour moi, vous le deviendrez aussi pour la foule. »

« La foule, Simon? Je lui dis trop de vérités pour qu'elle m'adopte. Je défends tout ce qui est noble et saint, et elle n'aime que ce qui est vil et pervers ! Ma poésie est chaste, et ses mœurs sont dissolues ? Je suis croyant; et elle est sceptique ! Je respecte les rois, et elle les exile depuis qu'elle n'a plus assez d'énergie pour les faire égou-

ger par le boureau ! La foule ! la foule ! masse inerte et grossière qui ne reconnaît de maîtres que ceux qui ont consenti à se faire d'abord les esclaves de ses haines aveugles et de ses préjugés stupides ! Oh ! je sais que si je voulais consentir à lui jeter en pâture ma foi religieuse, mon amour de la vérité, ma vénération pour les trônes, elle battrait des mains à mon apostasie, parce que je serais encore plus méprisable qu'elle. Simon, je n'achèterai pas la gloire à ce prix : j'aime mieux rester toujours obscur comme je le suis. »

« Vous êtes injuste, Tristan; il y a chez tous les peuples, et surtout dans notre beau pays de France, au milieu de cette masse inerte et grossière dont vous parlez, un public équitable et éclairé, qui juge avec calme et admire avec conscience : eh bien ! c'est ce public que vous aurez pour vous, sans que vous soyez obligé pour le conquérir de lui sacrifier un seul de vos nobles penchants. »

« Ce public ne fait pas les réputations, il les accepte. »

« Il n'en sera pas de même dans notre province : là, j'en suis sûr, votre renommée sera promptement incontestable, et si vous voulez un jour participer aux affaires du pays, notre arrondissement... »

« Prendra de préférence à moi — interrompit Tristan avec vivacité — le premier gentilhomme borné qui s'annuiera de vivre à la campagne, ou quelque industriel qui pas-

sera pour habile parce qu'il aura été le talent de s'enrichir aux dépens d'autrui. Moi, je ne serai qu'un poète, c'est-à-dire un de ces êtres qui savent trop de choses pour n'en faire qu'une seule bien. Car, vous ne l'ignorez pas, Simon, quand on a dit d'un homme : c'est un poète ! il semble qu'il n'est bon à quoi que ce soit au monde. »

Simon allait combattre cette opinion dont il n'avait pas encore eu l'occasion de reconnaître la vérité, lorsqu'un bruit de pas se fit entendre dans l'antichambre. Presque au même instant on frappa rudement à la porte du salon.

XXXIII

ENCORE LE POÈTE.

« Ce bruit de pas, ce coup frappé rudement à la porte, annonçait à Tristan une des choses les plus désagréables qui pussent lui arriver dans la circonstance où il se trouvait, car il précéderait de peu d'instants l'entrée de Christian de Sauvagny, qu'accompagnait Achille Bourrachon. »

« Prendra de préférence à moi — interrompit Tristan avec vivacité — le premier gentilhomme borné qui s'annuiera de vivre à la campagne, ou quelque industriel qui pas-